

JEAN-MICHEL BUTEL
CEJ (Inalco)

Des couples aimants pour une nation moderne : un nouveau modèle familial dans le Japon de la fin du XIX^e siècle

Lors du grand mouvement de construction d'un nouveau Japon qui agite le dernier tiers du XIX^e siècle, certains penseurs et hommes politiques font de l'éducation de la femme japonaise une des conditions de l'établissement d'une nation moderne. Il s'agit de transformer des êtres que l'on déclare chétifs et soumis en « mères sages et bonnes épouses » (*ryôsai kenbo*¹). Le lieu de ce travail est avant tout la femme elle-même, comprise comme un corps à renforcer, un esprit à élever, une conjointe dont il s'agit de définir le statut. Or certains intellectuels déplacent l'objectif, de la femme à la relation homme-femme. N'hésitant pas à faire porter la responsabilité de l'indigence féminine sur « l'homme japonais », ils combattent pour qu'un nouveau type de relation de couple, une relation véritablement moderne, soit trouvée. Ils militent pour fonder celle-ci sur un nouveau concept, un concept occidental qu'ils souffrent de ne pouvoir facilement traduire, celui d'amour (*love*).

La présente contribution s'intéresse aux débats qui ont agité la revue *Etudes féminines (Jogaku zasshi / The Woman's Magazine)* dans le dernier tiers du XIX^e siècle, autour du couple et de l'amour conjugal. Ce magazine, animé avec ferveur par Iwamoto Yoshiharu (1863-1942²), apparaît en effet être la source d'une réflexion sur les spécificités de l'amour occidental, la pauvreté des types d'amour pré-modernes, et la nécessité d'une transposition de cet amour singulier, seul digne d'une nation civilisée, au Japon. L'affaire

1. Le terme, dont la première occurrence repérée est un texte de Tokutomi Sohô (1863-1957) datant de 1901 (*Chronique de souvenirs (Omoide no ki)*) connaît un grand succès dans la seconde moitié de l'ère Meiji, et plus encore peut-être chez les commentateurs plus contemporains de l'histoire des femmes au Japon, pour décrire l'idéologie de l'ère Meiji en matière d'éducation féminine.

2. Son nom personnel est aussi lu Zenji.

dépasse l'anecdote. Ce qui est en jeu ici, c'est l'établissement d'un modèle du couple dont les fondements ne cesseront en réalité d'être discutés durant tout le XX^e siècle.

1. La revue *Etudes féminines*

Etudes féminines est le premier périodique pour les femmes au Japon. Né dans l'effervescence qui caractérise le monde de l'édition, et plus particulièrement la presse, dans la seconde moitié du XIX^e siècle³, il connaît une publication régulière⁴ de juillet 1885 à février 1904, et accompagne ainsi cette seconde partie de l'ère Meiji pendant laquelle s'affirment plus nettement les idéologies nationalistes. Son tirage est limité, quoique non négligeable⁵, tout comme son épaisseur (rarement plus d'une trentaine de pages). Les fréquents changements de formule démontrent combien il a été une sorte de laboratoire à la fois de la langue japonaise et de la presse, mais aussi de l'éducation des femmes et de l'application concrète des idéaux de ses rédacteurs. Malgré des tiraillements bien visibles, *Etudes féminines* semble conserver, tout au long de ces années, une même ligne éditoriale : être, pour les « femmes » (*jo*), une « revue » (*zasshi*) éduquant à un « savoir » (*gaku*), à une réflexion plus large que celle à laquelle elles avaient jusqu'alors accès, à la fois théorique (la condition féminine) et pratique (cuisine, hygiène, éducation⁶).

3. Voir Christiane Séguy, *Histoire de la presse japonaise*, Paris, POF, 1993. La plus grande revue généraliste de cette époque, *Le Soleil (Taiyô)*, est créée en 1895 sur le modèle des revues occidentales, en particulier anglo-saxonnes, telles *Blackwood's Edinburgh Magazine* (1817) ou *Harper's New Monthly Magazine* (1850). *Etudes féminines* arrive vite dans le paysage japonais. D'après Leith Morton, « Sôgô zasshi Taiyô to Jogaku zasshi ni mirareru ren.ai-kan, 1895 nen-1905 nen (Vision de l'amour dans les revues généralistes Taiyô et Jogaku zasshi – 1895-1905) », *Bulletin of International Research Center for Japanese Studies*, n° 19, Kokusai Nihon bunka sentâ, Kyôto, 1999, p. 293-333 ; p. 293.

4. Proposant, selon les années, entre 11 (1885) et 53 numéros (1892), pour une totalité de 526 numéros.

5. Entre 2000 et 3000 exemplaires en moyenne, semble-t-il, bien que Jürgend Ribalet évoque le chiffre de 10 000 en 1890. Jürgend Ribalet, « Jogaku zasshi : la première revue féminine grand public du Japon », *Cahiers du Centre européen d'études japonaises d'Alsace*, 2005, p. 313-325 ; p. 316. A titre de comparaison, le magazine généraliste *Le Soleil*, épais de près de 250 pages, tirait à 98 000 exemplaires dès ses premières années, *L'Ami du citoyen (Kokumin no tomo)* à 10 000 sans doute (d'après L. Morton, *op. cit.*, p. 294 et 320).

6. Le terme *jogaku* a déjà fait couler beaucoup d'encre. S'agit-il de « l'éducation des femmes » ou du « savoir féminin » ? Iwamoto essaie, à plusieurs reprises, de s'en expliquer, comme dans l'éditorial du numéro 111, du 26 mai 1888. Au delà des déclarations d'intention, le terme paraît être utilisé de façon assez lâche. Le titre anglais officiel, *The Woman's Magazine*, décrit

Le style, quoique variant notablement selon les articles, se veut simple. Les caractères chinois sont agrémentés d'une indication de lecture (*furigana*) permettant qu'ils soient reconnus par un lectorat peu éduqué (les femmes donc). Mais *Etudes féminines* est aussi le lieu de création de ces mots qui semblent indispensables à la nation en train de se construire⁷. Les sujets, variés, sont faits pour intéresser le plus grand nombre : on y parle d'« économie domestique » (*kasei*)⁸, de l'hygiène au foyer, de l'éducation des enfants. On n'oublie pas de discuter fréquemment de la morale et de la vertu qu'une jeune femme se doit de nourrir, mais la revue tient également un carnet mondain (fêtes de la Croix-Rouge, réunions de la Société japonaise de tempérance, bal à la cour par exemple). Une place importante est réservée à la littérature – japonaise⁹ comme occidentale, en traduction¹⁰ – vue par les fondateurs de la revue comme le meilleur moyen d'élever les faibles âmes des jeunes femmes.

On peut estimer qu'*Etudes féminines* intéressait deux publics : des jeunes filles ou femmes bien éduquées, à la fois passionnées par les exemples de femmes que proposent les écrits littéraires et soucieuses de tenir un foyer moderne ; des hommes progressistes, des éducateurs, proches des rédacteurs, puis certaines femmes, plus jeunes, étudiantes des écoles chrétiennes, qui venaient y lire des essais sur les réformes sociales, les droits des femmes, l'éducation. Cette tension entre conseils pratiques pour un grand nombre et réflexion pour une élite est intéressante dans sa façon de lier débat politique (renforcement de la nation japonaise, émancipation des femmes) et considérations scientifiques (hygiène, psychologie) au

finalement assez bien ce qu'il voulait être. Nous utiliserons ici la traduction *Etudes féminines*.

7. Les premiers numéros de la revue ont fait à ce titre l'objet d'une numérisation par le Centre national de recherche sur la langue (Kokuritsu gengo kenkyû-jo) pour permettre l'étude du japonais de cette période.

8. L'un des tous premiers manuels japonais d'économie domestique, *Economie domestique (Kasei keizai)*, sera publié par les rédacteurs de la revue sous le titre *Savoir féminin du Japon (Nihon no jogaku)* du 23 août 1887 au 30 novembre 1889. Les éditeurs proposeront par ailleurs des cours de vie pratique, affirmant que le quotidien est le premier lieu de l'amélioration (on n'ose dire « émancipation », même si c'est de cela dont il s'agit pour les auteurs) féminine.

9. Les écrivains Kitamura Tōkoku (1868-1894) et Shimazaki Tōson (1872-1943), les critiques Ishibashi Ningetsu (1865-1926) et Uchida Roan (1868-1929) y font, entre autres, leurs premières armes. *Etudes féminines* donnera naissance à l'importante revue de littérature *Le Monde des lettres (Bungakukai)*. Voir Michael C. Brownstein, « *Jogaku zasshi* and the Founding of *Bungakukai* », *Monumenta Nipponica*, vol. 35, n° 3, automne 1980, p. 319-336.

10. On doit en particulier à *Etudes féminines* la traduction du *Petit Lord Fauntleroy* de Frances Burnett, par l'épouse d'Iwamoto, Wakamatsu Shizuko (1864-1896).

sein d'un projet pédagogique (l'éducation des femmes) qui s'attache très concrètement au quotidien (les casseroles). Pour n'être pas spécifique à la revue – elle reflète plutôt, me semble-t-il, un certain esprit positiviste du temps – elle devait toutefois être difficile à résoudre. En 1892, après une enquête auprès de ses lectrices, Iwamoto décide de séparer la revue en deux livraisons, qui paraîtront à tour de rôle une semaine sur deux : couverture blanche, le numéro est dédié aux réformes sociales et à la littérature ; couverture rouge (qu'Iwamoto se réserve), il est centré sur la maison ¹¹. Alternant blanc et rouge, *Etudes féminines* tient ainsi continûment un rôle essentiel dans la construction de l'opinion commune, en même temps qu'elle se fait le miroir des réflexions de l'époque ¹².

2. Iwamoto Yoshiharu

La variété des sujets abordés par la revue semble suscitée par l'énergie et le caractère encyclopédique de son animateur. Iwamoto Yoshiharu, personnage quelque peu oublié aujourd'hui, fait partie de ces hommes au parcours étonnant et à la vigueur invraisemblable qui firent le Japon de l'ère Meiji (1868-1912). Fils adoptif d'un guerrier de Tajima (département de Hyôgo), il est formé aux classiques chinois sans en devenir toutefois un éminent spécialiste. Elève de Nakamura Masanao (1832-1891 ¹³), diplômé de l'école de ce dernier (Dôjin-sha) en 1880, puis de l'école agricole (Gakunô-sha) d'un autre chrétien très important de l'époque, Tsuda Sen (1837-1908), en 1884, Iwamoto reçoit le baptême en 1885 des mains de Kimura Kumaji (1845-1927), tout juste revenu des Etats-Unis ¹⁴. Quelques mois auparavant, en juin

11. Iwamoto continue à écrire sous les deux couleurs (il rédige en particulier les éditoriaux), mais il laisse la direction de la revue plus « intellectuelle » à Hoshino Tenchi (1862-1950). L'importance d'*Etudes féminines* dans le champ littéraire déclinera avec la création de la revue *Le Monde des lettres* (*Bungakukai*).

12. C'est ce qui explique le nombre de travaux qui lui ont été consacrés en anglais et en japonais, ainsi que l'existence d'un travail collectif au Centre international de recherches sur la culture japonaise de Kyôto (voir L. Morton, *op. cit.*).

13. Savant confucéen, chrétien réformateur et grand connaisseur des sciences occidentales, Nakamura Masanao (1832-1891) est l'un des penseurs et des hommes politiques centraux du premier tiers de l'ère Meiji. Traducteur de Smiles et de Mill dès le début des années 1870, éducateur (il fonde sa propre école à son retour d'Angleterre, mais sera également professeur à l'Université de Tôkyô), membre de la Société de l'an 6 (Mei roku-sha), il représente au sein du gouvernement une aile libérale dont l'influence sera peu à peu écartée. Voir la contribution d'E. Dufourmont, p. 411-420.

14. Kumaji baptisera également Tôson, qui a participé à l'aventure littéraire d'Iwamoto.

1884, il participe à la naissance de *Nouvelle revue pour le savoir des femmes* (*Jogaku shinshi*), qui ne connaît pas un grand succès (sa publication s'arrête en mai 1885), mais le prépare à la création de sa propre revue, en juillet 1885¹⁵. Peu après l'établissement d'*Etudes féminines*, en octobre 1885¹⁶, est fondée par Kimura Kumaji l'École de jeunes filles de Meiji (Meiji jogakkô). Iwamoto est membre du comité fondateur, il y enseigne, puis la dirige après le décès de la première directrice, par ailleurs épouse de Kimura, en août 1886. Édition de la revue et direction de l'école font de lui « le principal porte-parole de l'éducation des femmes à l'ère Meiji¹⁷ », et l'un des réformateurs chrétiens les plus influents de son époque. Réformateur plutôt que révolutionnaire en effet. Comme il le dit dans le premier numéro de sa revue, il ne s'agit pas de détruire toutes les valeurs japonaises, mais de conférer à la femme japonaise un nouveau statut, une « respectabilité victorienne », sur le modèle que lui susurrent les moralistes protestants anglo-saxons :

« Nous voulons créer un modèle parfait qui allierait les droits des femmes occidentales avec la vertu propre aux femmes de notre pays¹⁸. »

3. Les débats sur la famille : le couple

Iwamoto Yoshiharu s'applique à mener « éducation pratique et direction morale » des jeunes femmes à travers son enseignement et ses prises de position dans différents journaux, dont sa revue. Mais Iwamoto ne fait pas porter tous les efforts sur la femme. Pour lui, c'est la famille, fondement même de la société, qui est à renouveler. On pourrait dire finalement qu'il considère, comme les anthropologues quelques années plus tard, que la structure sociale s'organise à partir des modalités de l'alliance, celle-ci définissant étroitement la place de l'épouse dans la nouvelle famille. La femme est donc pour lui à la fois la nécessaire bénéficiaire et le principal levier d'action du processus de modernisation qu'il entrevoit. Nombreux sont ses textes qui appellent à un passage de

15. Il en sera l'éditeur, et souvent le principal rédacteur, sous différents pseudonymes, de mai 1886 à novembre 1903.

16. Les écoles tenues par les missionnaires chrétiens représentaient l'une des rares chances d'éducation supérieure pour les jeunes filles du Japon des années 1870-1880. L'École de jeunes filles de Meiji, en activité de 1882 à 1909, fut une pépinière d'intellectuelles, étudiantes ou professeures, qui marquèrent, par leurs écrits et leur fougue, les mouvements d'émancipation des femmes qui suivirent.

17. M. Brownstein, *op. cit.*, p. 320.

18. Cité par M. Brownstein, *ibid.*, p. 321.

l'*ie* (groupe domestique hiérarchique, « traditionnel ¹⁹ ») au *hōmu* (*home* ²⁰) ou au *kazoku* ²¹, cellule familiale caractérisée par des sentiments développés entre les époux. Il s'oppose donc au mariage arrangé par les parents et promeut le mariage par libre consentement, suscité par un sentiment d'amour réciproque.

Iwamoto n'est pas le premier à proposer ces idées. Il poursuit en fait un mouvement initié une dizaine d'années plus tôt par Mori Arinori (1847-1889) dans ses textes relatifs au système familial et au statut de l'épouse. Ce dernier cherchait à promouvoir la monogamie (*ippu ippu-sei*), une vision du « mariage comme contrat » (*keiyaku kekkon*) entre deux individus, la nécessité de l'amour (*ai*) entre les époux, ainsi que l'égalité de statut (plutôt que de droits d'ailleurs) au sein du couple. Il luttait contre l'idée concentrée dans une maxime souvent évoquée ensuite : « Respect des hommes, mépris pour les femmes » (*danson johi* ²²).

Mariage d'amour, par choix personnel, monogamie, statut de la concubine (*mekake*), prostitution, égalité des droits, adultère, chasteté : la presse de l'ère Meiji reflète l'importance que ces questions avaient prise dans une société en métamorphose. Les débats autour du système familial, de la nature du lien entre mari et femme, sont intenses dans les années 1870 et 1880. Isabelle Konuma ²³ propose de considérer le premier projet de Code civil, présenté par Boissonnade en 1888, comme une sorte de point culminant. La fin des années 1880 et le début des années 1890 marquent sans doute un tournant dans le discours sur le couple et sur l'amour. Ici, Iwamoto joue un double rôle : il élabore une rhétorique qui lui permet d'expliquer et de diffuser les idées que portaient Nakamura et Mori auprès d'un public moins confidentiel ; il prend part activement au débat public et ressent visiblement un grand plaisir à alimenter la controverse.

19. Nous reviendrons sur cette notion plus loin.

20. En mobilisant, surtout dans ses premiers textes, un néologisme qui est une transcription en *katakana* de l'anglais, Iwamoto signifie bien la nouveauté de l'institution sociale pour laquelle il milite, et où se trouve pour lui le modèle.

21. Pour une discussion de ce terme, voir « Dire la famille... », p. 613 et *sq.*

22. Le texte de Mori, « Epouses et concubines (Saishō-ron) », publié dans la *Revue de l'an 6 de Meiji (Mei roku zasshi)* de mai 1874 à février 1875, dessine ainsi un portrait évidemment très chrétien du mariage. Morton (*op. cit.*, p. 299), citant une hypothèse d'Ivan Parker Hall (*Mori Arinori*, Cambridge Massachussets, London, Harvard University Press, 1973, p. 249), évoque à son propos l'influence de l'œuvre de John Stuart Mill, *The Subjection of Women* (1869), essai fustigeant les inégalités entre les sexes à la même époque en Occident. L'Occident modèle des moralistes de l'ère Meiji est avant tout l'Occident désiré par les moralistes occidentaux. En ce sens, Japon et Occident partagent déjà en partie le même idéal.

23. Voir sa contribution, p. 135-145.

Celle-ci est lancée en juin 1887 par Tokutomi Sohô, dans *L'Ami du citoyen* (*Kokumin no tomo*), revue qu'il anime avec beaucoup de fougue depuis février de la même année²⁴. Sohô, réfléchissant à ce que devrait être l'épouse japonaise²⁵, semble être animé par ce même désir constaté chez Iwamoto d'émancipation de la femme, de destruction du système familial ancien, de la libre entente entre une épouse et son mari, tout en adoptant une rhétorique aux accents chrétiens très proche de celle qu'Iwamoto choisit pour ces textes théoriques²⁶. S'il met également en avant un modèle de couple occidental, composé de deux êtres qui prennent plaisir à se promener main dans la main et à discuter ensemble – Sohô parle de la nécessité de développer entre époux des relations qui ne soient pas que de chair, mais aussi « d'esprit » (*seishinteki no kôsai*) –, il évite pourtant soigneusement de parler d'amour.

Iwamoto reprend le thème dans un texte publié en avril 1888, mais il adopte alors un tout autre regard sur le statut de la femme. Pour lui, il ne s'agit pas de parler de l'épouse (donc de la femme définie par son lien avec un homme), mais de la femme bien éduquée, celle dont il rêve pour une nation moderne, la *beautiful lady*, pour reprendre le titre anglais de son article²⁷. Il y loue le « véritable amour » (*makoto no ai*), qui est conjugal et nécessite d'abord un respect mutuel, par opposition aux amours vénales. On se rappelle que les débats autour du statut des concubines sont vifs.

Sohô reprend la main et va tenter d'évaluer ce qu'est l'amour à travers un « Appel aux romanciers de notre pays afin qu'ils expliquent ce qu'est l'amour (Ai no tokushitsu o tote wagakuni no shôsetsuka ni nozomu²⁸) ». Yamaji Aizan (1864-1917), qui écrit

24. Un premier recensement de ces débats a été effectué par Morton (*op. cit.*, p. 299-301).

25. « Des femmes japonaises (Nihon fujin-ron) », *Kokumin no tomo* (*L'Ami du citoyen*), n° 5, 15 juin 1887.

26. « On ne met pas le vin nouveau dans une vieille outre », dit par exemple Sohô, reprenant une parole attribuée au Christ (Marc 2, 22). Sohô a été formé aux études occidentales, d'abord à l'École occidentale de Kumamoto, puis à l'école chrétienne Dôshisha (Dôshisha eigakkô), à Kyôto.

27. « The ideal beautiful lady » (*Risô no kajin*), repris dans Sasabuchi Tomoichi, « Kaidai (Commentaires) », *Meiji bungaku zenshû 32 Jogaku zasshi, Bungakukai-shû* (Œuvres de la littérature de Meiji. *Jogaku zasshi, Bungakukai-shû*), Tôkyô, Chikuma shobô, 1973 (1984), p. 13 et *sq.* Tout comme Sohô pouvait utiliser des images chrétiennes, Iwamoto puise dans la culture classique : *kajin* évoque un poème du célèbre lettré de l'époque des Song, Su Shi. Choisisant ces signes d'écriture pour écrire le mot, il évite soigneusement des caractères chinois homophones en japonais qui désignent la femme comme « la personne de la maison » (*kajin*).

28. *Kokumin no tomo*, 1889 ; cité par L. Morton, *op. cit.*, p. 300.

aussi bien pour la revue de Sohô que pour celle d'Iwamoto, poursuit la discussion en novembre 1890, dans *Etudes féminines*, avec son « Philosophie de l'amour (Ren.ai no tetsugaku) ». Sohô lui réplique en juillet 1891 avec un provocateur « Contre l'amour (Hiren.ai) », où il établit une claire distinction entre l'amour respectueux (*ai*) et l'amour occidental (*ren.ai*), terme choisi par Yamaji. Il expose ses doutes à l'égard de la moralité de ce type d'amour et s'interroge sur son adéquation à l'idéologie officielle. En ces temps de construction de l'Etat, ce qui fonde la relation de couple est perçu comme un enjeu national.

Iwamoto lui répond sans tarder en août 1891 avec « Contre la négation de l'amour (Hi ren.ai o hi to su) ». L'article prépare la publication, en février 1892 et toujours dans *Etudes féminines*, de l'un des textes qui eut, de par l'idéalisation extrême de l'amour qu'il révèle, le plus fort impact sur les réflexions au sujet de l'amour occidental et les pratiques japonaises durant tout le XX^e siècle, « Le poète las du monde et la femme (Ensei shika to josei) », signé de Kitamura Tôkoku (1868-1894).

Les années 1889-1892 constituent ainsi une sorte d'âge d'or de la réflexion sur l'amour, à la fois pour *Etudes féminines*, mais plus généralement aussi pour la presse de l'ère Meiji²⁹. C'est dans ce contexte qu'Iwamoto Yoshiharu fait paraître dans sa revue « Du mariage (Kekkon-ron, 1891) », texte très révélateur de sa vision du couple ainsi que des moyens qu'il choisit pour l'exprimer³⁰.

4. « Du mariage »

« Du mariage » est composé de deux parties, qui diffèrent aussi bien du point de vue du style que de la perspective. La première, publiée le 11 juillet 1891 (n° 273), est agrémentée d'un sous-titre anglais intrigant : « Two Pathetic Stories ». Iwamoto y raconte deux histoires « vraies », de deux jeunes filles se débattant face aux projets de mariage que leurs parents ont formés pour elles.

La première appartient à une riche famille bourgeoise de province. Confinée chez elle, elle a pour seul ami la revue *Etudes*

29. Morton (*op. cit.*, p. 294-295 et 325) recense encore, dans les 189 numéros de la revue *Le Soleil* publiés de 1895 à 1905, soixante-seize articles qui débattent de « l'amour ». Il semble toutefois que l'essentiel soit écrit entre 1895 et 1897, et ne fasse que vulgariser les débats dont *Etudes féminines* s'était fait le creuset. Le questionnement initié dans les revues et dans la presse au tournant des années 1890 se poursuit ensuite en d'autres lieux et sous d'autres formes, les romans en particulier.

30. « Du mariage (Kon.in-ron) » fait partie des textes sélectionnés dans le volume des *Euvres de la littérature de Meiji* (Sasabuchi T., *op. cit.*, p. 31-39).

féminines grâce à laquelle « elle se construit une image du gentleman idéal » et « découvre bientôt les raisons de la froideur des membres de la famille japonaise [*Nihon no kazoku*] ». Un jour, le mari de sa sœur aînée revient tout excité à la maison et entre en conciliabules avec sa femme et leur mère. Le décor est celui d'une famille heureuse et unie.

« Tous, la mère comme l'épouse, rient et se réjouissent. Quel bonheur supplémentaire était donc tombé sur le toit de cette maison déjà si prospère ?

« La mère appela la cadette, la fit asseoir avec une douceur inhabituelle et lui annonça, sans pouvoir dissimuler son sourire : "Ma fille, tu vas déjà sur tes 28 ans, il est bien temps de te marier, et ta mère, jour et nuit, attendant que se manifeste le vieil homme qui noue les conjoints sous la lune, se tourmentait en se demandant ce qu'il fallait faire. Mais, grâce au ciel, ma prière a été entendue, et voici que nous arrive une bonne proposition de mariage ³¹". »

Iwamoto évoque alors, par la voix de la mère, tous les critères qui font un bon mariage pour la génération issue de l'ancien Japon. Inévitablement, c'est la logique du « groupe familial » (*ie*) qui est mise en œuvre.

« Ecoute plutôt : la richesse de cette maison [*ie*] n'est en rien inférieure à la nôtre [*waga ie*], au point même qu'elle la dépasse. Les membres [*kazoku*] de la maisonnée ne sont pas si nombreux, la mère n'a pas un caractère difficile, le garçon a 25 ans cette année et c'est vraiment un bel homme. Il est intelligent et moderne à ce qu'on dit. Pour notre famille [*waga ie*], nouer ce mariage, c'est pouvoir dire que les richesses de ce pays appartiennent à des parents. [...] Ah ! que tu vas être heureuse ³² ! »

Le bonheur promis à la jeune fille est celui de toute une maisonnée. Les parents, la mère plus particulièrement, en sont tenus pour responsables, et c'est dans un souci de faire au mieux pour leur enfant qu'ils en fixent les termes. Hélas, la jeune fille appartient déjà à un Japon nouveau, instillé par Iwamoto et sa revue. Elle ne peut se résoudre à suivre la procédure ancienne. Triste, désespérée, elle va confier ses sentiments à son aînée. Celle-ci réagit violemment, en lui rappelant l'importance des préceptes familiaux (*kakun* ³³) qui lui ont été inculqués depuis son plus jeune âge et grâce auxquels la famille, et avec elle toute la société, peuvent se maintenir en ordre.

31. *Jogaku zasshi* (Etudes féminines), n° 273, fac-similé en 16 volumes, Tôkyô, Rinsen shoten, 1984, p. 607.

32. *Ibid.*, p. 607-608.

33. Pour une discussion de ce terme, voir « Dire la famille... », p. 589 et *sq.*

« Il faut que tu comprennes les limites ! Une femme doit avant tout savoir endurer. Penser que sur cette terre une femme peut être comme elle l'entend en suivant ses inclinaisons est effrayant ! Voilà justement ce que l'on apprend étant enfant avec les préceptes familiaux qui enseignent à limiter ses désirs égoïstes ³⁴. »

Pourtant, face à la morale de l'ancien monde, résonne une voix nouvelle, qui tout à la fois désole et affermit la jeune fille dans sa conviction de choisir une voie plus juste, celle d'un « idéal brillant d'une lumière étincelante », aux dépens de la logique familiale :

« "N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère. L'ennemi de l'homme ce sont les membres de sa famille ³⁵". Ah! Faut-il donc détruire l'ordre de la maison [ie] quand on veut suivre sa propre voie ³⁶ ? »

Les raisons qui fondent son refus sont de deux ordres. Il y a désormais, au dessus du groupe familial, la société, pour laquelle il s'agit de travailler. Oublier ce changement d'échelle est en soi rédhibitoire.

« L'homme de la maison dont vous me parlez [kano ie] est un débauché, aimant l'alcool. Il ne cherche pas à mettre ses forces au service du monde, mais vit pour ses propres affaires, et cela est pour moi la première source d'incompatibilité ³⁷. »

Or, dans cette société nouvelle, qui mobilise d'abord des individus, et fait exploser les logiques de ce corps intermédiaire entre le citoyen et l'Etat qu'est la maison, il faut une nouvelle relation entre les époux, une relation qui nécessite une connaissance, un respect, un amour, mutuels.

« De plus je ne le connais pas encore, et lui ne m'a jamais vue. Plutôt que réfléchir à un mariage en fonction de l'adéquation des richesses des maisons [ie], il vaudrait mieux dès le départ prendre de l'argent et le marier ! Moi, je veux servir quelqu'un que je peux aimer et respecter [keiai] [...]. Et aussi, je veux rencontrer quelqu'un qui m'aime [ai], moi qui suis si insignifiante, mais vouloir me prendre pour épouse sans m'avoir vue, simplement sur la base de la

34. *Jogaku zasshi*, n° 273, p. 608 du fac-similé, *op. cit.*

35. Paroles de Jésus parlant de sa mission (Matthieu 10, 34-36, ou Luc 12, 51-53), en reprenant Michée (7, 6), qui fustigeait la perversion des membres de la société dans laquelle se débat le juste. Traduction de la TOB.

36. *Jogaku zasshi*, n° 273, p. 608 du fac-similé, *op. cit.*

37. *Ibid.*, p. 609.

richesse de nos maisons, ce n'est pas m'aimer. Il ne saurait être celui que j'attends³⁸. »

Le conflit entre les deux mondes, l'ancien et le nouveau, est ouvert : la jeune fille s'enfuira, sera rattrapée, ne touchera plus à aucune nourriture, jusqu'à ce que finalement les discussions de mariage soient interrompues dans les larmes et la honte, car, pour les gens de la maison « permettre à une jeune femme d'en faire à sa tête c'est déshonorer ancêtres et parentèle [*shinseki*³⁹] ». Il est intéressant de noter, dans la citation traduite ci-dessus, que si la jeune fille désire un « amour mutuel », les mots qu'elle choisit pour le dire expriment une asymétrie dans la relation. Plus exactement, la nature de cet amour diffère en fonction du sexe. La femme « aime respectueusement » (*keiai*) son époux, qui lui la chérit et prend soin d'elle (*ai*). Il y a là une utilisation des mots qui peut paraître en continuité avec un usage ancien⁴⁰ et en parfaite adéquation avec la psychologie supposée d'une jeune fille de bonne famille. Chez Iwamoto toutefois, on peut penser que l'asymétrie, somme toute assez classique, répond très précisément à l'exhortation de Paul⁴¹ : « Chacun de vous doit aimer sa femme comme lui même, et la femme, respecter le mari ». On verra que l'auteur construira différemment sa pensée dans la partie plus théorique de son texte.

A cette première histoire, « qui a déjà ému profondément bien des lecteurs », Iwamoto ajoute « une seconde histoire vraie ». L'héroïne est cette fois une petite servante, une gentille campagnarde « à la simplicité et à la franchise adorables », bonne à tout faire « dans la maison de l'un des membres de notre magazine ». « Son plus grand plaisir était de rester là à écouter les membres de la famille parler de la voie juste ». Ainsi,

« la perle pure peu à peu se mit à briller, elle ouvrit l'oreille peu à peu aux idéaux les plus nobles, et se transforma⁴² ».

La perle reçoit, après une année de bons services, la visite de son père qu'Iwamoto présente comme un homme droit et respecté

38. *Ibid.*

39. *Ibid.*

40. *Ai* ne s'appliquait en effet dans le Japon du xv^e siècle qu'à la relation orientée de l'homme à la femme, et indiquait un rapport de protection d'un « supérieur » pour un « inférieur ». Voir Jean-Michel Butel, « Petite histoire de la traduction de l'amour en langue japonaise : *Ai* », in Catherine Mayaux (sous la dir. de), *France-Japon : regards croisés, Echanges littéraires et mutations culturelles*, Littératures de langue française, vol. 7, Berne, Peter Lang, 2007, p. 107-119.

41. Ephésiens 5, 21-33, par exemple.

42. *Jogaku zasshi*, n° 273, p. 610 du fac-similé, *op. cit.*

« parmi les villageois ». Les propos de celui-ci sont rapportés dans une prose qui prend, avec un plaisir évident, la couleur du terroir.

« Tu as déjà 18 ans, or quand le thé est versé il faut le boire, sinon il perd son goût. Bref, l'heure est déjà venue de te marier. Dans tel village voisin du nôtre, il y a un homme remarquable, qui a travaillé autrefois comme chef du village. Son fils, monsieur Untel, est intelligent et éveillé, il connaît bien des choses, et il est même bien possible qu'il devienne responsable du canton. "En y réfléchissant franchement, il me semble qu'une de vos filles pourrait convenir", m'a-t-il dit, et il t'a demandé instamment. N'irais-tu pas voir ⁴³ ? »

Ce à quoi la jeune servante répond, sans être le moins du monde gênée par l'autorité paternelle :

« Père, je vous ai bien écouté et je comprends combien le mariage est important. Cet homme ne m'a jamais vue, il ne sait pas ce que j'ai sur le cœur non plus, pourquoi veut-il donc me prendre pour épouse ? Avec un homme qui traite le mariage à ce point à la légère, il y a peu de chance qu'une union tienne longtemps ⁴⁴ ! »

Il n'y a chez Iwamoto aucune critique directe d'un quelconque principe patriarcal. Les parents ne sont pas montrés comme des monstres autoritaires niant toute individualité à leurs enfants (le brave paysan, « le visage fermé, partit pour la capitale, se disant que vraiment les femmes n'étaient pas des êtres faciles »). Ce qui est pointé du doigt, c'est plutôt l'incompatibilité qui existe désormais entre ce que des parents sincères et responsables pensent devoir faire pour leur progéniture et les principes sur lesquels des jeunes femmes, appartenant à une nation moderne et ayant étudié la « voie juste », tentent de construire leur vie.

5. La famille et l'univers

Iwamoto va décrire sa conception de la famille moderne dans une seconde livraison, publiée quinze jours après la première ⁴⁵. Le ton, très différent de celui du premier texte, s'adapte au point de vue à la fois théorique et mystique qui apparaît dès le premier paragraphe, consacré à une sorte de « théorie de l'univers » et de la famille en son sein.

« *Le ciel, la terre et les quatre mers : l'univers*

43. *Ibid.*, p. 610-611.

44. *Ibid.*, p. 611.

45. « Du mariage 2 (Kon.in-ron 2) », sous-titré en japonais « L'univers, le couple, les parents », *Jogaku zasshi*, n° 275, 25 juillet 1891.

« Le ciel et la terre sont comme le palais divin, j'y réside, et tout l'univers m'apparaît comme un seul temple. A la surface de la terre, les hommes sont innombrables, mais ne forment-ils pas tous un seul peuple, réunis en un même culte, chantant des louanges prosternés au pied du temple ? [...] Certes le palais est grand, mais j'y ai installé ma petite hutte, les peuples sont nombreux, mais j'y ai ma lignée. En son sein, ma maisonnée [*ie*], et les membres de ma famille [*kazoku* 46]. »

Iwamoto définit alors la relation qui lie l'être humain à ses différents parents. D'abord son rapport de filiation à un père et une mère, « sources de ma vie », « préalables à mon existence ». Le mot qu'il choisit pour résumer la nature de cette relation est *on.ai*, un « amour » (*ai*) marqué par la « reconnaissance » (*on*) pour les bienfaits reçus. Il examine ensuite le rapport à la fratrie, frères et sœurs, partagés en cadets et aînés (ce qui est le plus déterminant pour lui n'est pas le genre, mais le rapport « hiérarchique » créé par l'âge) : « Les aînés me guident, les plus jeunes me suivent, ils m'aiment [*ai*] avec respect en démontrant de la sorte leur tendresse [*nasake*] ». Père et mère, frères et sœurs sont considérés ensemble comme ses « aimés » (*aijin*), selon une compréhension classique du mot qui va à l'encontre des usages japonais récents 47. Iwamoto parle encore d'amour « familial », ou « fraternel » (*shin.ai*). Il faut noter, et ceci est important pour la suite, que les membres de la famille sont dits liés entre eux par des liens très forts, mais dont ils ne sont pas responsables. Leur relation est le fait d'un destin, ou plus précisément pour Iwamoto, de la volonté du ciel.

« Père, mère, frères et sœurs : ils ont été, à leur insu, réunis par le ciel, ils ont une place dans l'univers immense, vivent au sein d'une même maisonnée, et maintiennent cette relation ô combien difficile à couper, ô combien difficile à détruire, qu'est le lien familial fondé sur un même sang. [...] Voilà ce qu'est une maisonnée [*ie*]. Je suis issu de ce groupe formé par les parents et la fratrie, je n'en suis pas distinct, je suis en son sein, nous formons un même corps 48. »

Cette grande théorie de l'univers et de la famille préparait en fait la troisième partie de la démonstration, tout entière consacrée au couple, mari et femme (*fūfu*). Le caractère unique de leur lien est exprimé dans des termes très clairs : les parents sont un « cadeau du ciel », mais le conjoint est le résultat d'un choix, dont personne, sinon l'individu lui-même, n'est responsable.

46. *Jogaku zasshi*, n° 275, p. 659 du fac-similé, *op. cit.*

47. Contrairement au chinois où il désigne en général l'épouse, *aijin* pointe plutôt une relation non officielle en japonais (l'amante) ; J.-M. Butel, *op. cit.*

48. *Jogaku zasshi*, n° 275, p. 660 du fac-similé, *op. cit.*

« Le conjoint [*tsuma*⁴⁹] est un être que j'ai trouvé moi-même, il n'y a entre lui et moi, au départ, aucune relation. Il m'est possible de m'en éloigner ou de m'en rapprocher, mais je souhaite que mon esprit le rejoigne, mon âme l'aime de façon juste, et je suis lié à lui. C'est l'être que j'ai choisi avec mon cœur, le ciel me le permet certes, mais c'est moi qui le choisis, la responsabilité m'en incombe⁵⁰. »

Pour Iwamoto, le couple est ainsi une création originale, non déterminée par le destin. Cette position semble pour le moins originale⁵¹. Elle est cependant rendue nécessaire par l'importance qu'il veut attribuer au principe de responsabilité. La relation au conjoint est fondée sur un choix personnel, effectué librement, soutenu par un profond sentiment de ne faire qu'un et conclu par un serment. « Responsabilité » (*sekinin*) est le terme clef d'une conception très dynamique du couple moderne. Partagée par l'homme et la femme, qui sont tous les deux, au même titre, responsables de leur choix, elle efface toute différence entre les sexes en terme de position. Elle fonde même, en réalité, une égalité qui est unique dans le jeu social. Car, pour Iwamoto, le couple est le lieu de la seule relation absolument égalitaire.

« Sur la terre, il n'y a absolument jamais d'égaux. Nous craignons nos parents ; nos frères et nos sœurs aînés nous sont supérieurs ; nos frères et nos sœurs cadets sont plus petits que nous ; nous servons notre seigneur ; nos vassaux nous servent. Les vrais amis sont égaux certes, et cette position d'égalité fait naître pour la première fois un sentiment d'amour non mêlé de crainte. C'est pourquoi on désire être l'égal de ses amis. [Mais ce désir même prouve qu'] il n'y a vraiment pas d'égaux sur cette terre.

« Dans ces conditions, il n'y a que les époux : les époux sont les seuls égaux dans le ciel et sur la terre, et le couple est l'endroit où il est possible de goûter, pour la première fois, cette vraie amitié [*makoto no yūjo*] qui est de mise entre égaux⁵². »

49. Iwamoto utilise un mot qui désigne habituellement l'épouse, mais peut aussi s'appliquer au conjoint, ou à l'amant, quel que soit le sexe.

50. *Jogaku zasshi*, n° 275, p. 660-661 du fac-similé, *op. cit.*

51. Quand Iwamoto affirme « Le "conjoint" est une personne à laquelle je ne suis pas lié de toute éternité », il va en effet à l'encontre d'une compréhension, sans doute très générale à l'époque, de la relation amoureuse comme lien noué par le destin justement, et souvent depuis bien des mondes. Voir Jean-Michel Butel, *Liens noués. Une monographie du lien amoureux dans le Japon contemporain*, thèse de doctorat, Centre d'études japonaises, Inalco, Paris, 2004. Consultable en ligne : <http://japethno.info/jmbutel/spip.php?article112> (accès en mai 2010).

52. *Jogaku zasshi*, n° 275, p. 661 du fac-similé, *op. cit.* Iwamoto dit quelques lignes plus loin, en expliquant que la communauté de pensées s'établit aussi

Cette relation fait du couple le premier et le plus complet des liens sociaux. Il y a là une seconde distinction entre la parentèle et le conjoint :

« Les maisons [*ie*] où se trouve un conjoint sont l'image de la famille humaine [*jînruï no kazoku*]. On y fait l'expérience de l'amour universel [*hakuai* ⁵³]. »

Le couple est le premier lieu de l'apprentissage de l'amour vrai, dans toutes ses dimensions.

« C'est par notre conjoint que nous pouvons découvrir plusieurs aspects du vrai destin de l'Homme. Nous avons de l'amour [*ai*], et nous voulons lui en donner. Nous avons de la force [*chikara*] et nous voulons la mettre à son service. Nous avons une âme [*tamashii*], et nous voulons l'accorder à la sienne ⁵⁴. »

On peut voir dans cette association parallèle une progression de l'aspect sentimental de l'amour, vers l'action qu'il suscite (le don de soi), puis vers sa dimension spirituelle (l'âme).

Iwamoto propose ici une version assez originale du premier commandement des Évangiles (« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée ⁵⁵ ») qu'il applique au couple pour décrire la parfaite relation « amoureuse ». Le couple acquiert ainsi une importance inégalée : faire l'expérience d'un couple uni par des liens d'amour devient la condition *sine qua non* pour obtenir une plus grande humanité et devenir, affirme Iwamoto dans les toutes dernières lignes de

sur une communauté de biens, dans une vision de la famille qui se limite très strictement au noyau conjugal : « Le seul endroit où se pratique vraiment le communisme est le couple, seuls les époux ont réellement un profit commun, seuls les époux et uniquement les époux partagent équitablement profits et pertes » (*ibid.*). S'intéressant au mariage amoureux en France, Maurice Dumas constate cet accent mis sur l'amitié dans le mariage du XVI^e au XVIII^e siècle (*Le Mariage amoureux. Histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 99). Il commente, citant Jean de Marconville (« Il n'est point de telle amitié au monde que l'amitié conjugale », 1564) : « "L'amour-amitié" est cet amour raisonnable, tempéré, mesuré, qu'on préconise à l'intérieur du mariage. Toute la culture du début des temps modernes – son goût du juste milieu, sa méfiance envers la femme, son culte de l'amitié et sa faible considération pour le mariage – va dans le même sens [...] ». Le parallèle ne semble pas fortuit.

53. *Jogaku zasshi*, n° 275, p. 662 du fac-similé, *op. cit.* Iwamoto utilise ici un terme tiré du *Classique de la piété filiale* (l'un des classiques chinois, attribué au disciple de Confucius Zeng Yi), qui désigne un amour large et égalitaire, « universel » (<http://chinese.dsturgeon.net/text.pl?node=20992&if=en&en=on> ; accès en mai 2010).

54. *Ibid.*, p. 662.

55. Luc 10, 27-28 ; Matthieu 22, 34-40 ; Marc 12, 28-31.

ce passage, un « être social vraiment accompli » (*mattaki o etaru shakaijin*⁵⁶ »).

« Comme s'ouvre le bourgeon couvé par le vent du printemps, comme s'exhale le parfum réchauffé par l'air doux, un jour, en prenant mari ou femme, nous donnons naissance à un sentiment sans limite et atteignons notre plus haute qualité spirituelle. Alors, regardant le monde, nous comprenons qu'il n'est pas une chose sans chaleur, mais que chaque homme possède cette sincérité [que nous avons expérimentée avec notre conjoint]. Plus tard on parvient à nourrir un sentiment d'amour universel et réciproque avec les êtres de ce monde, comme le mari avec la femme et la femme avec le mari. [...] Les époux sont les seuls vrais amis, la seule famille [*kazoku*], les seuls pleinement membres de la société. C'est par le lien du mariage que nous pouvons réaliser ce qu'est la place, le destin et l'idéal de l'humanité. »

6. Famille et amour : deux modernités concurrentes

Écrit au plus fort des discussions sur la famille, moins de dix ans avant la fermeture provisoire des débats juridiques qu'a représentée la promulgation du Code civil de 1898, « Du mariage » est un texte qui veut faire comprendre, par l'anecdote et la théorie, l'importance de créer un nouveau type de couple conjugal dans le Japon moderne. Deux milieux sociaux différents sont mis en scène, une maison bourgeoise d'une ville de province et une famille de notables paysans, deux groupes sociaux et pourtant un même modèle familial à l'œuvre, celui de la famille étendue (*ie*), marqué par la pratique du mariage « arrangé » par les parents. Or nous savons qu'il existait une très grande variété de types familiaux avant l'ère Meiji⁵⁷. Iwamoto nous rappelle que cette variété constatée dans la réalité n'empêche pas l'existence d'un modèle implicite, que vont avoir tendance à adopter les familles aisées quand elles se veulent respectables, celui dont la meilleure réalisation est sans doute la famille guerrière, l'*ie*, qui servira de référence idéalisée aux promoteurs du nouveau Code civil. Sur un ton qui n'accuse pas, mais qui déplore, Iwamoto dévoile la détresse que peut susciter la logique du groupe familial.

56. *Jogaku zasshi*, n° 275, p. 662 du fac-similé, *op. cit.* On remarque une fois encore qu'Iwamoto sait choisir ses mots : alors que la jeune fille de la première histoire parlait simplement du « monde » (*yo*), c'est bien de la « société » (*shakai*), cette nouvelle manière d'être ensemble à l'ère Meiji, dont il parle là.

57. Voir en français les articles de Ladmiral, Ochiai, Hayami Akira et Okada Aoi dans le n° 36 de la revue *Ebisu. Etudes Japonaises*, « Les systèmes familiaux dans le Japon pré-moderne », dossier comprenant cinq articles, n° 36, automne-hiver 2006.

Ce faisant, ce n'est pas tellement, contrairement à ce que l'on pourrait croire, contre un idéal « traditionnel » et « bourgeois » qu'il se bat, mais bien plutôt contre un modèle que les hommes au pouvoir *sont en train* de mettre en place. Son combat n'est pas celui d'un moderniste contre la tradition, mais d'un moraliste contre certaines modalités de la modernité qui se prépare.

Ce qui fait le cœur du problème, de l'inacceptable pour lui, est le statut accordé au libre arbitre, à la responsabilité personnelle. Le mariage, la naissance d'une nouvelle famille, doit être un choix personnel. Ce qui guide Iwamoto, c'est son désir d'instaurer l'égalité, dont il affirme que la plus parfaite ne peut voir le jour qu'au sein du couple marié. Liberté, égalité : il fait bien partie de ces hommes en lutte pour un nouveau projet de société au moment même où les nations modernes sont en train de se donner des outils de contrôle de leurs populations d'une efficacité sans pareille. Son utopie s'organise autour d'une conviction : il est nécessaire d'aimer et d'être aimé.

L'importance de l'amour exige toutefois qu'on en précise la nature. Iwamoto définit ainsi, en usant de l'extraordinaire richesse de vocabulaire dont bénéficiaient les hommes de l'ère Meiji, chaque relation sociale, chaque rapport humain, par un type d'amour particulier : amour respectueux des bienfaits reçus (*on.ai*), pour caractériser la relation aux parents directs ; amour familial (*shin.ai*), tendresse (*nasake*) pour les frères et les sœurs ; amour universel (*hakuai*) du couple, pour lequel il veut mettre en avant une relation non hiérarchisée, en évitant la distinction qu'effectuait l'un de ses personnages entre amour respectueux de la femme pour l'homme (*keiai*) et amour protecteur de l'homme pour la femme (*ai*, pris dans son sens restreint). Ce vocabulaire, dont il est si difficile de cerner les nuances, le dit assez : si son horizon est évidemment chrétien, ses outils conceptuels sont issus de la pensée chinoise. Il use en réalité d'un mélange conceptuel mêlant protestantisme et néo-confucianisme, propre à bien des penseurs à son époque. Et force est de constater une certaine résonance entre les deux systèmes quand on touche à la morale et aux règles de la vie en société. C'est sans doute sur ce point d'ailleurs que les laïcs convaincus de l'ère Meiji pouvaient admettre que la « religion » tînt un rôle non négligeable.

Horizon chrétien, car Iwamoto montre une profonde compréhension de ce qui définit, classiquement, le mariage chrétien⁵⁸ : un sacrement particulier, échangé par les deux protagonistes sans que la

58. Celui-ci a fait l'objet de très nombreux travaux en France, sous l'impulsion de Georges Duby. On admet que le XII^e siècle marque un changement décisif qui fonde le mariage comme consentement échangé par deux personnes libres de contraintes, en particulier familiales.

présence d'une autorité, même religieuse, ne soit indispensable ; un contrat qui tient sur les quatre principes exprimés par les questions suivantes : Est-ce que vous vous aimez ? Est-ce librement ? Est-ce pour la vie ? Acceptez-vous que votre union soit féconde ? Il est intéressant de noter ici que, si Iwamoto a bien intégré les deux premières dans sa réflexion, et la troisième de fait sans pourtant l'aborder frontalement, le dernier critère n'est absolument pas évoqué. Cela pourrait être une des caractéristiques des débats de la nouvelle ère : le couple occupe si pleinement la scène qu'il ne reste que peu de place pour discuter de l'enfant ⁵⁹.

Iwamoto ne veut pas de révolution. Peut être est-il trop respectueux de l'ordre social pour cela. Pourtant, en militant pour un nouveau modèle familial fondé sur des relations égalitaires entre l'homme et la femme, il prépare les changements que le Japon connaîtra tout au long du XX^e siècle. Les débats qui agitent sa revue restèrent longtemps d'actualité : le modèle moderne de famille mis en place dans la seconde moitié de l'ère Meiji, celui qu'on ressentit ensuite comme « traditionnel » (et plus encore après la Seconde Guerre mondiale, lorsque l'institution de l'*ie*, ayant participé de l'idéologie impériale, fut interdite pour cause de « féodalité » excessive), laissait somme toute peu de place à l'amour, considéré comme un élément exogène encore mal compréhensible. Iwamoto et ses proches représentent un autre pôle du débat sur la famille. Leur modernité en concurrence une autre, qu'elle vaincra un siècle plus tard.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

IWAHORI Yoko, « *Jogaku zasshi (The Women's Magazine) and the Construction of the Ideal Wife in the Mid-Meiji Era* », in Wakita Haruko, Bouchy Anne, Ueno Chizuko (sous la dir. de), *Gender and Japanese History*, vol II, Ôsaka, Ôsaka University Press, 1999, p. 391-412.

Jogaku zasshi, fac-similé en 16 volumes, Tôkyô, Rinsen shoten, 1984.

MOLONY, Barbara, « The Quest for Women's rights in Turn-of-the-Century Japan », in Barbara Molony et Kathleen Uno (sous la dir. de), *Gendering Modern Japanese History*, Harvard, Harvard University Press, 2005.

59. Quand la relation parent-enfant est mise en scène, Iwamoto se trouve toujours dans la position de l'enfant, et non du père. Telle était peut être la position de ces jeunes hommes du début de l'ère moderne : des fils mettant à mal l'ordre des pères, et peu enclins encore à penser leur postérité.